

**Dorotea Šušak:**

Dorotea Šušak est née en 1996, elle est diplômée en dramaturgie de l'Académie d'arts dramatiques de l'Université de Zagreb. Elle achève actuellement un cursus double d'anthropologie et de littérature comparée à la *Faculté de Philosophie* et Lettres de l'Université de Zagreb. Elle est éducatrice en psychothérapie par le réel et en théorie du choix. Elle est doctorante en sciences littéraires, théâtrologie, dramatologie, filmologie, musicologie et études culturelles à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Zagreb. Elle a été récipiendaire à deux reprises d'une bourse d'excellence aux études supérieures et aux études de troisième cycle. Elle a été deux fois lauréate du prix national Marin Držić pour les meilleurs textes dramatiques. Elle a reçu le prix Radiofonton pour le meilleur texte dramatique radiophonique et le Prix du meilleur texte dramatique du Théâtre national croate de Mostar. Ses poèmes figurent dans diverses publications et anthologies. Elle a écrit et/ou mis en scène plusieurs projets théâtraux et autres projets artistiques sur les scènes indépendantes et institutionnelles, en République de Croatie et dans la région. Elle milite depuis de nombreuses années dans le domaine de l'accessibilité sociale, de la qualité de l'éducation et du féminisme. Elle est la directrice exécutive du Centre d'études sur les femmes de Zagreb. Elle est une ancienne élève de l'« École de plaidoyer sur le genre et la politique » de l'OSCE/BIDDH et a suivi le programme de formation au plaidoyer éducatif « Intergenerational Fellowship on Women, Peace and Security in South Central Europe » de l'ONG américaine Vital Voices.

**Anatomie du point****Ne me laisse pas disparaître****I Nous pouvions tous être une aspiration**

*Peut-être avec Da Pacem Domine d'Arvo Pärt. Peut-être pas.*

La ligne naît du mouvement. Si tu te déplaces une fois puis une autre, c'est possible donc tu es vivant. Et tandis que tu t'y appliques les lois de la physique t'aident et tu continues à te mouvoir jusqu'au moment où une force extérieure te contraint à t'écarter de ton déplacement établi. Même avec cet écart, la suite de la ligne est sur ta poitrine. Si tu t'abandonnes à l'hystérie, le tronc et le centre de gravité de ton corps recelés dans ton bassin pourraient pleinement s'abandonner à la circularité, l'ondoyance, la dislocation, jusqu'à tomber dans une extase totalement harmonieuse de derviche. Chaque désorganisation de la ligne conduit au rétablissement de sa rectitude par la reconnaissance des visages qui y paraissent. Les visages sont des personnages. Il peut y en avoir un seul ou une multitude. Tous font partie de la ligne. pleinement droite ou pleinement hachée. Et cela d'hystérique à un moment peut devenir totalement prévisiblement hystérique. Quand cela devient prévisible, est-ce vraiment hystérique ? Je ne sais pas. Je n'ai pas de réponses à toutes les questions. Je n'ai pas de réponses à la plupart des questions. Quand j'ai appris que la ligne en mouvement n'est qu'un ensemble de points, il me semblait qu'on pouvait s'y arrêter et y prendre une aspiration. Peut-être même s'y asseoir et dire « ma ligne s'arrête ici, mais elle ne s'arrête que quelques instants ». Si tu as besoin d'un peu plus de temps, parce que tes poumons sont très fatigués et que tu ne peux retenir longtemps l'air dans ta poitrine, il te suffit de prendre ton empreinte et d'en grossir le point sur lequel tu es assis. Maintenant le point est plus grand et plus rond et il te donne plus d'espace avant de repartir dans la ligne. C'est à peu près ce que je



pensais. Le point ne doit pas nécessairement avoir un caractère définitif si on trace une autre ligne depuis son centre. C'est à peu près ce que je pensais. Les genoux aussi peuvent bouger depuis la hanche. Tu as juste besoin d'être un peu plus concentrée. Plus agressive. Abandonne-toi, mais à personne d'autre que toi. La ligne n'est pas un trait car je hais les traits. C'est une chance pour la ligne. Quand j'étais enceinte de toi, la vie semblait beaucoup plus certaine. Je serai moi et tu seras bientôt là aussi. Je ferai tout ce qu'il faut pour que tu ailles bien. La ligne n'est pas un trait car je hais les traits. C'est une chance pour la ligne. La vie n'est pas un trait car je hais les traits. C'est une malchance pour la vie. Je passais mes doigts sur la rondeur de la peau qui enveloppait l'intérieur de mon corps ou du moins de tout ce qu'il y a sous ma cage thoracique. Je saisisais une ligne aux méandres d'un rouge profond. Au début, les vergétures étaient rouge sang puis d'un rose plus doux jusqu'au moment où certaines d'entre elles ont tout à fait pâli ou blanchi comme des petites vieilles, maigrichonnes. C'est faux de dire qu'on doit vieillir pour avoir des cheveux blancs. Certains événements te font disparaître d'un coup et tu blanchis. J'aime les cheveux blancs féminins. J'aime les cheveux blancs masculins. C'est une chance pour les cheveux. Du fait de certains écarts de la vie, aucun point arrondi ne peut être assez large pour t'offrir autant de respiration qu'il t'en faut vraiment. Quand tu es venue au monde, tu aimais mes paumes. Les traits qui y sont tracés ne sont pas des traits car nous n'aimons pas les traits. Je te racontais des paraboles naïves sur les lignes de vie. La suture qui sépare le pouce des autres doigts. La suture qui ourle la ligne de l'index jusqu'au bord opposé de la paume. Les lignes de vie dans les paumes sont les cernes d'arbre sont les vergétures sont quoi sont ? Je ne sais pas. Je n'ai pas de réponses à toutes les questions. Je n'ai pas de réponses à la plupart des questions. Tu descendais un toboggan et quand, au bout de la glissière, tu atterrisais brutalement sur les fesses, tu ne te mettais à pleurer que lorsque tu percevais la peur dans mes yeux. C'est pourquoi je savais qu'au moment où nous surviendraient des écarts ô combien plus sérieux, il ne faudrait pas que tu puisses trouver dans mes yeux une source de peur. Je fermerai les yeux, promis. Où es-tu ? Nombreux sont ceux qui dans tout cela doivent laisser leurs enfants. Nombreux sont ceux qui dans tout cela doivent perdre leurs enfants. Nombreux sont ceux qui dans tout cela doivent partir les premiers et espérer que leurs enfants arrivent après eux. Nombreux sont ceux qui dans tout cela doivent envoyer les enfants les premiers, en espérant que là-bas on les accueillera. Nombreux sont ceux qui dans tout cela n'auront jamais d'enfant. Nombreux sont ceux qui dans tout cela tiennent leurs enfants par la main. Dans la forêt, dans la mer, à la lisière, dans un canot, dans un enclos électrique, dans un trait, dans des fils de fer barbelés, une barrière, une frontière, dans des papiers d'identité qui n'existent pas, dans l'inexistence. Nombreux sont ceux dans tout cela qui doivent être prêts à se supporter dans les écarts et les points, à seule fin que leurs enfants voient la ligne. Quand tu tombes à terre après avoir descendu un toboggan, tu dois être plus concentrée. D'un mouvement des hanches bouger les genoux. Te lever. Grimper sur le toboggan. Prolonger la ligne. Ou du moins approfondir le point. Il me semble que je suis arrivée au centre de la terre ? Toi aussi, tu as cette impression ?



## II Moi seule suis une aspiration

*Peut-être avec des battements de tambour qui rappellent les trépidations dans l'abdomen. Peut-être pas.*

Si tout cela pouvait disparaître quelque part, je ne boirais qu'une tasse de thé. Je la boirais longtemps. Le thé serait complètement refroidi. Cela arriverait parce que je mettrais des heures à le boire. Gouttelette par goutte. Goutte par gouttelette. Je me concentrerais particulièrement sur le goût qui reste dans la bouche après que l'épiglotte se ferme. Gouttelette par gouttelette. A quiconque me signalerait « que cela suffit » ou « que dans la vie il faut aussi faire autre chose » ou, le pire de tout, que donc « je perds mon temps », je tiendrais tête en buvant au moins une goutte plus longtemps. J'accentuerais mal ce mot, rien que pour montrer clairement combien cela va durer longtemps en fait. Je ferais semblant d'être quelqu'un d'autre et de connaître parfaitement bien les types de thé. Je ne bois pas de fraise à la vanille parce que suis raffinée et parce que je ne suis plus une enfant. Je ne bois que les types de thé que méritent les gens bien. Des thé bien. Les gens bien sont bien habillés, ils ont des passeports bien avec lesquels ils entrent par toutes les portes bien, sortent dans des endroits bien, ont des noms bien, boivent du thé bien et tous ceux qui les entourent se sentent bien. Les gens bien quand ils sont bien énervés ou qu'il leur arrive quelque chose de vraiment bien, ils n'ont pas à bien fuir. Ils ne sont pas obligés de marcher des jours durant, et évidemment pas obligés de courir. Ils ne sont pas obligés de nier leurs enfants où que ce soit ou de leur refuser quoi que ce soit de bien, et évidemment ils ne sont pas obligés de porter longtemps les mêmes vêtements. Ils peuvent en changer autant de fois que nécessaire pour se sentir bien. Comme ils le méritent. Les gens bien quand ils sont vraiment bien énervés, les gens bien avalent des cachets bien qu'ils prennent dans des petites boîtes bien qui ont l'air de receler une mèche de cheveux d'enfant ou au moins une première dent de lait tombée, et pas un quelconque psychotrope. Et quand ils avalent leur cachet bien, parfois sans thé car le fondement positif de leur activité établie les contraint à la rapidité, intimant au cerveau l'ordre d'amorcer la production de salive, ils trouvent cela tout à fait bien. Quand leur épiglotte se ferme, ils ressentent même une petite soif et boivent une petite gorgée d'un thé bien. Et si tout cela pouvait disparaître quelque part, vous dis-je, je ne boirais qu'une tasse de thé. Autrefois je n'avais aucune idée que chaque marchandise peut être totalement ordinaire ou totalement luxueuse. Compositions florales luxueuses, tissu luxueux, savons luxueux, lacets de chaussures luxueux, taies d'oreiller luxueuses, bougies luxueuses, brumes pour les cheveux luxueuses et puis après ?! Le monde est composé de ceux qui fuient et se lavent les cheveux dans l'eau jusqu'à ce qu'ils tombent mèche après mèche, et ceux qui restent en place et choisissent des brumes pour les cheveux luxueuses. Indépendamment de cela, il est absolument impossible de diviser le monde en « ceux-ci » et « ceux-là » parce que cela ne veut vraiment rien dire. Il est possible de diviser le monde en ancien et nouveau. Dans le porche de l'ancien monde, mère Europe, mère Afrique et mère Asie brossent les dents de leurs petits. Les trois mères parfois périssent pour leurs enfants, et parfois les laissent périr. Cela, les pères ne le peuvent même pas. Souvent ils se sauvent quelque part. Où qu'ils aillent, j'entends dire qu'ils aiment se munir de fusils, quoiqu'après personne soi-disant ne



comprene où ils sont allés. Un point. Un point long, arrondi, épais, jusqu'au moment où quelqu'un d'éperdument pâlichon et éperdument bien et éperdument luxueux pénètre dans le « *Tea Palace* » et achète une « *Ayurvedic Tea Tonic Collection* ». D'après la légende, le thé a été découvert tout à fait par hasard lorsque des feuilles de théier tombèrent dans de l'eau que l'on faisait bouillir pour l'empereur Shen Nong, en Chine. C'était au X<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Au VI<sup>e</sup> siècle les moines bouddhistes en buvaient au Japon. Le thé n'est apparu et devenu populaire en Grande-Bretagne qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est arrivé en Afrique au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Ce sont les colonisateurs qui l'ont introduit. Indépendamment de cela, le thé se cultive très bien au Malawi, en Tanzanie et au Rwanda. Point arrondi. Si tout cela pouvait disparaître quelque part, je ne boirais qu'une tasse de thé.

### III Nous tous sommes l'aspiration

*Peut-être avec le silence qui souvent peut devenir trop bruyant. Peut-être pas.*

Les larmes aussi attrapent la ligne. Elles s'abîment en apesanteur le long du rivage des joues. Certaines s'arrêtent et se retiennent aux lèvres et au menton avec leurs tentacules. Jusqu'à ce qu'elles tombent du toboggan. Quand elles tombent du toboggan, il y a sous toi une flaque profonde qui mène jusqu'au centre de la terre. L'étang d'Ophélie. On peut y enfoncer la tête, et avec elle les larmes de Dieu jusqu'au moment où la ligne de la trombe t'attire tout entière en elle. Et les genoux et les hanches et les paumes et les structures arrondies. Assurément l'acuité du menton et des coudes, mais aussi la douceur des joues et de l'utérus. Quand tu marches des jours entiers et que tu dors sur le sol dur, ton corps se couvre de lignes que tu ne discernais pas auparavant. La musculature de tes mollets et de tes cuisses se cabre à travers les bords de la peau ténue. On dirait que la peau pourrait s'écorcher en lignes douces du centre vers l'extérieur, latéralement sans grand effort, assurément sans recours aux ongles. Comme quand tu épluches le manteau intérieur, en résille, d'une grenade après que quelqu'un a depuis longtemps arraché l'écorce rouge vif du dessus. Quand quelqu'un te dit que tu ne portes plus le nom que tu portais auparavant ou que l'ensemble de ces lettres ne te garantit pas de droits civiques et que tu n'as ni cache ni abri, au creux de ta poitrine apparaissent des lignes que tu ne discernais pas auparavant. La ligne que tu étires pour signer sort avec difficulté de ton poignet, mais tu arrives à l'extraire à force d'exercices réguliers et de rééducation dans une flaque d'eau miroir. Sans nom et sans pays tu n'en restes pas moins un humain. Peut-être plus que jamais au sens fondamental du terme. Qu'on ne te persuade pas du contraire même si ton âme fracassée ressemble à un rayon de miel. On ne peut pas tout lécher, cela coule forcément du bord de la table. De la ligne dans le point. Dans ces instants-là, la ligne elle-même peut effrayer celui qui la tire. La sort. La déploie. Parfois il me semble que mes lignes ont l'épaisseur d'un trampoline. Sur l'électrocardiogramme elles sont cambrées et coudées. Acérées dans leur sens. Sur l'électroencéphalogramme elles sont entrecoupées et ridées comme des tapisseries froissées ou des franges coupées agressivement. La ligne n'est pas un trait car je déteste les traits. C'est une chance



pour la ligne. Une malchance pour le trait. Les mathématiciens tracent des traits. Les hommes d'Etat tracent des traits. Les policiers des frontières tracent des traits. Les douaniers tracent des traits. Les contrôleurs tracent des traits. Les rivières et les forêts sans ponts tracent des traits. Les no man's land tracent des traits. Les traits sont des lignes tranchantes auxquelles on a ôté leur timidité, leur ingénuité et leur spatialité. Reste elles et leur planéité et leur équité. Les traits se tracent le mieux à la craie « jusqu'ici tu peux, un, deux, trois ». Avec les traits prend fin le besoin d'aspiration. Ceux couchés horizontalement sur le poignet. La ligne en revanche n'a pas de fin sauf si tu la cueilles avec un trait. La vie n'a pas de fin sauf si tu la cueilles avec un point. J'ai renversé l'encre dans le bac à sable avec mon coude pour faire un point assez vaste pour la grande récréation. Après j'ai décidé de me lever. D'un mouvement des hanches j'ai bougé les genoux. Empoignant le toboggan, j'y ai grimpé. Une nouvelle descente ne conduira pas à un point ni à un trait. Chaque déplacement sera bienvenu tant qu'il ne me paraîtra pas dans mon reflet que je ressemble à moi avant l'écart. J'ai bu une tasse de thé. Vanille à la fraise. Une nouvelle descente fera sortir une nouvelle ligne. Et ainsi jusqu'au centre de la chaleur où ne se discernent ni les couleurs ni les noms ni les bonnes manières, mais formité et informité, dentelure et rondeur, linéarité et trait.